

La radicalisation est-elle un mal en soi ? Comment orienter la radicalité vers le bien commun ? Que proposent les Eglises et les ONG pour intégrer liberté de conscience et esprit critique mais aussi pour promouvoir le respect d'autrui et du bien commun ?

Antoine Arjakovsky a ouvert la séance en indiquant que de nouveaux membres participent au séminaire : Michèle Ruffat, Sorea Didry Stancioff et Salam Oudi.

Il a rappelé qu'une stratégie avait été élaborée pour le colloque conclusif. Une réunion s'est tenue au mois de juin pour faire le point sur le constat et le diagnostic sur les nouveaux fondamentalistes en France. S'est également tenue une réunion du conseil scientifique qui a fait une synthèse qui est un premier diagnostic. Ce document a été envoyé aux membres du séminaire. Les remarques, les corrections, les ajouts qui seront faits permettront de rédiger un texte qui ne soit pas trop long pour être audible, un texte de consensus qui permettra de produire une synthèse finale avant le 15 mars.

Le second document, le programme du colloque, a été rédigé par Bernard Bourdin, Anne Flambert, Patrice Obert, Guillaume de Prémare, Dominique Reynié et Antoine de Romanet auxquels devrait se joindre Dominique Desrues car le séminaire a reçu le soutien de Formiris qui permettra de relayer les recherches de ce séminaire dans l'enseignement.

Le programme comporte quatre thèmes :

- 1- Le bilan des deux années de recherche,
- 2- Les solutions communes (chacun des partenaires présentant sa synthèse)
- 3- Les réactions de la société civile avec notamment Rezika Adnani, Laurence Parisot, M. Aberkane (représentant le scoutisme musulman),
- 4- Les réactions de responsables religieux et politiques avec Monseigneur Eric de Moulins Beaufort, JP Mignard, etc.
- 5- Conclusions : Modérateur : Antoine de Romanet - Patrice Obert, Dominique Reynié

Concernant le diagnostic et les solutions, les participants au séminaire peuvent formuler des propositions aux intervenants.

Il est souhaitable que le colloque du 15 mars soit le plus ouvert possible car le but commun est de faire partager nos idées et nos propositions.

Père Frédéric Louzeau

- Epreuve de forces -

Dès le moment où de jeunes Européens ont rejoint l'Irak puis la Syrie pour devenir de redoutables combattants, je n'ai pu m'empêcher d'émettre l'hypothèse, tirée de ma lecture de la Bible, qu'ils étaient, bien malgré eux, révélateurs des maladies invisibles de notre civilisation. Puisque un ennemi se lève pour nous défier, quelles leçons pouvons-nous en tirer pour la situation spirituelle des sociétés dans lesquelles nous habitons et que nous défendons ?

Il ne s'agit pas d'affirmer ici le moindre lien de cause à effet entre les pathologies de notre civilisation et les crimes subis, encore moins d'excuser la violence au nom d'une repentance mortifère. Il s'agit d'explorer le phénomène de radicalisation pour nous aider, si possible, à percevoir la subtile et invisible inhumanité tapie en nous puis essayer de la corriger. La proposition qu'un conflit permette de nous connaître davantage paraît moins étonnante lorsque l'ennemi est capable de faire surgir des combattants du dedans de notre nation et lorsque l'environnement numérique rapproche tous les protagonistes du drame.

Partons d'un fait paradoxal. Alors qu'elles n'ont été le fait que d'une portion infime des musulmans européens et n'ont réussi à assassiner qu'un nombre limité de personnes, les attaques terroristes ont provoqué un séisme dans la société. C'est qu'elles nous ont imposé une véritable épreuve de force à la fois matérielle et morale. Épreuve de force matérielle d'abord, puisque le combat exige des moyens supplémentaires pour les services de renseignements, la protection des frontières extérieures de l'Europe, la lutte contre le trafic d'armes, la protection des sites sensibles en tout genre, la prévention de la radicalisation, etc. Mais cette épreuve de force est aussi morale et spirituelle en son fond, tant les forces morales demeurent le facteur décisif de la guerre comme de la paix.

En réalité, cette épreuve renvoie la France à des défis qui lui sont propres et préexistent à la menace terroriste du moment. J'en distinguerai trois.

D'une part, le prix de la liberté. Nous avons éprouvé les attentats comme des attaques graves contre notre modèle de société, notamment nos libertés fondamentales. En effet, les commanditaires haïssent ces libertés, affirment vouloir les détruire et établir un autre fondement de la vie commune.

Seulement, ces libertés ne sont pas tombées du ciel. Elles sont le fruit d'une longue conquête, où les générations précédentes, par leur travail et le don d'elles-mêmes, au travers d'efforts que nous avons peine à imaginer, ont réussi à transformer quelque peu les conditions ordinaires de l'existence.

Si nous voulons ne pas être submergés par la puissance spirituelle qui anime les djihadistes jusqu'au sacrifice de leurs vies, il nous faut consentir à des sacrifices inspirés par un autre Esprit, plus puissant que le leur et bienfaisant, qui nous pousse à donner davantage de nous-mêmes pour la prospérité et la liberté collective.

D'autre part, le défi lancé par Daech nous renvoie à la question de l'unité nationale. Les attentats ont été commandités pour fracturer notre cohésion, en espérant jeter une partie de la population contre une autre et provoquer une guerre civile larvée ou déclarée.

Or, il est vrai que nous peinons aujourd'hui à concevoir un bien commun national autrement qu'en termes de croissance et de préservation des droits acquis, sans jamais poser la question fondamentale : pour quelles raisons voulons-nous vivre ensemble plutôt que chacun pour soi, et pour quoi faire ? Même si, Dieu soit loué, ils n'ont pas réussi à rompre notre équilibre, les attentats devraient être discernés comme des alertes salutaires, indiquant l'urgence d'une tâche collective : reconstruire un corps politique substantiel, c'est-à-dire une nation, capable de nouer des relations d'alliance privilégiée avec d'autres et d'ouvrir un avenir de liberté et de prospérité collectives.

Enfin, des spécialistes ont attiré l'attention sur la séduction qu'exerce la dimension apocalyptique de l'idéologie de l'« État islamique ». C'est sous ce registre qu'il s'exprime sur lui-même, ses objectifs, sa lecture des événements. L'attraction de cette eschatologie sur certains esprits est d'autant plus forte que la civilisation occidentale n'a pour l'instant pas d'équivalent symbolique à opposer, ou plus exactement que son eschatologie spécifique, l'idée d'un progrès indéfini grâce au développement techno-scientifique, s'est profondément affaiblie.

Nous sommes placés devant une question radicale : quel horizon ultime de sens avons-nous à proposer aux jeunes générations, qui puissent susciter en eux un esprit de lutte et d'offrande de soi, un goût pour le travail et la créativité, un attachement à un projet collectif et vraiment civilisateur ?

Jean-Marc Bourdin

- Le djihadisme, une crise d'identité adolescente -

Mourir en martyr pour s'offrir la jouissance et la toute-puissance dans l'au-delà vaut mieux pour certains de nos jeunes qu'une vie terrestre dominée par l'absence de perspectives.

Courant grosso modo de 15 à 30 ans, l'adolescence tend actuellement à s'allonger, de la sortie de l'enfance à la pleine autonomie économique et sociale. De nos jours, période d'une possible radicalisation, elle a toujours été celle du passage à l'homicide (Robert Muchembled, Une histoire de la violence : De la fin du Moyen-Age à nos jours, Points, 2014). L'indifférenciation croissante entre les âges, les sexes, les détenteurs de la violence légitime et illégitime, les savants et les ignorants, les informés et les désinformés, le pur et l'impur, le permis et l'interdit ainsi que la volonté généralisée de posséder toujours plus sans jamais être rassasié brouillent les repères de nos adolescents. Ils revendiquent une pleine puissance d'être ; mais ils se savent incapables de s'accomplir en tant qu'individu, en regard des modèles de réussite qui leur sont proposés. La France leur apparaît comme raciste et sans espoir. Certains se retrouvent alors dans un ressentiment identitaire d'humiliés en recherche de singularisation.

Ainsi, en portant le *qamis*, l'habit du Prophète en vogue chez les *salafis*, Farid Benyettou éprouve « le sentiment d'avoir une nouvelle identité, une nouvelle vie » (in *Mon djihad. Itinéraire d'un repentant*, Autrement, 2017). Nous sommes bien au cœur d'une crise d'identité adolescente.

Le terme même d'identité porte en lui une contradiction qui en fait toute l'ambiguïté : c'est tout à la fois être identique à d'autres et singulier par rapport aux autres. L'aspirant djihadiste recherche simultanément cette singularité par rapport au restant et cette appartenance à un groupe qu'il manifeste par un respect maniaque d'obligations et d'interdits. La valeur accordée à cette identité engendre alors une exclusion des autres pouvant aller jusqu'à leur dénier toute dignité humaine et autoriser leur meurtre.

Notre rationalisme nous empêche d'accepter la rationalité de la logique du djihadiste. Soumis comme tout un chacun, mais sans doute de manière plus aiguë, à un sentiment d'insuffisance, il situe son unique espoir de plénitude dans l'au-delà : une mort en martyr de l'islam lui semble la seule voie à disposition pour accéder au paradis musulman. Aussi absurde qu'il nous paraisse, ce pari néo-pascalien d'y croire est tentant, voire raisonnable. Au pire, cette mort mettra un terme spectaculaire à une vie sans horizon tout en accédant à quelques jouissances terrestres dans les semaines qui précèdent. Au mieux, le martyre musulman lui apportera non seulement une rédemption individuelle, mais aussi une capacité à sauver des personnes de son choix. Autant dire que l'attentat-suicide ou le combat pour le califat transforme son sentiment initial d'insuffisance en la conviction motivante d'une toute-puissance prochaine. Sa radicalisation violente aura été le préalable nécessaire à un immense bienfait, la salvation des gens auxquels il tient et dont il attend une reconnaissance, une reconnaissance éternelle au plein sens du terme. Si Daech propose un avant-goût terrestre de ce paradis en offrant vie matrimoniale et confort matériel, il lui donne surtout l'occasion d'un martyre, ce brevet préalable à une éternelle vie bonne et surpuissante.

Bref, le nœud et donc la résolution du problème résident dans la croyance à disqualifier en un paradis accessible par une violence homicide : « sachez que le paradis est à l'ombre des sabres » dit un hadith devenu slogan du djihad. Cette croyance est la condition de l'engagement. Et il est vrai que mourir n'est pas un effort si considérable quand on doute non sans raison des perspectives offertes par sa vie ici-bas : consommation, prison, addictions, chômage, oisiveté, injustice, difficulté à se promouvoir au niveau visé, etc.

Que faire pour dénouer cet écheveau ? Convaincre de l'inexistence d'un paradis ? Ou alors, sans exclure la possibilité d'un paradis, persuader que l'attentat-suicide et la guerre contre les mécréants sont des voies qui n'y conduisent pas ? Ou encore que d'autres voies d'accès préservent la vie des autres et la sienne propre et sont en définitive plus satisfaisantes que le raccourci du djihad violent, ce qui implique une estime et une confiance en soi et dans les autres que les jeunes tentés par cette aventure n'ont pas.

Notre société devrait avoir pour principale préoccupation de réduire le sentiment d'insuffisance d'être de sa jeunesse. Or elle s'ingénie à creuser ce manque de façon abyssale par l'imposition de modèles inaccessibles. Dans un pareil contexte, le désir d'être autre ainsi attisé aboutit inéluctablement à la déception de rester soi. Et l'impossibilité d'être cet autre peut devenir le seul horizon envisagé jusqu'à un autosacrifice sacrificateur.

Patrice Obert

Notre séminaire a montré le manque de lien et de sens au sein de notre société. Aussi, je souhaite m'attacher aujourd'hui à répondre à la question suivante : En quoi les regards historiques et théologiques que nous portons sur l'islam peuvent contribuer à la réconciliation au sein de nos sociétés ? Notre regard historique, en France, porte facilement une image négative du musulman, comme si l'histoire des musulmans dans notre pays avait commencé dans les années 60 avec le travailleur immigré, en oubliant la présence de l'Algérie dans la France durant des décennies, le sacrifice des nord-africains pendant la 1^{ère} guerre mondiale, la construction de la grande Mosquée de Paris. L'équation immigré = arabe = musulman = terroriste déroule de nos jours un rouleau compresseur anxiogène. Alors même que des études ont montré la présence dans le sud de la France, dès le Moyen-âge, de turcs, maures ou mahométans, qui exerçaient toutes sortes de petits métiers. Les jeunes musulmans d'aujourd'hui doivent comprendre que cette histoire est aussi la leur. Elle nous est commune. Ce manque de perspective historique vaut aussi pour l'Europe. Europe et islam se sont construits ensemble dans une relation d'opposition et d'enrichissement mutuel : confrontation incessante ; apport de l'islam dans la relecture des textes grecs et la transmission des sciences ; rôle de passeur d'idées, de mots et d'objets entre Occident et Asie. Et comment ne pas avoir à l'esprit, aujourd'hui, le sentiment de plusieurs siècles d'humiliation suite à la colonisation, au retard accumulé vis-à-vis du décollage technique et industriel de l'Europe, à l'arrogance néocoloniale de l'Amérique des Bush. La conclusion à tirer est la suivante : tant que nous en resterons à une société judéo-chrétienne, nous ne parviendrons pas à accueillir avec bienveillance nos enfants de culture musulmane. Je dirais pour ma part que nous sommes davantage une civilisation *Gréco-Abrahamique sécularisée*. Cette définition porte en elle les héritages grecs, romain, barbare, le ciment chrétien, l'apport juif, le double rapport d'opposition et d'enrichissement avec l'islam, les Lumières et la raison critique.

L'Eglise catholique doit faire évoluer son regard théologique sur l'islam. Face aux différentes religions, l'église est confrontée à un dilemme difficile qui consiste à concilier le « hors de l'église, point de salut » et *Gaudium et Spes*, à savoir que l'Esprit Saint offre à tous la possibilité d'être sauvé. Ceci interroge la nature de la médiation du Christ, le chemin de grâce des autres religions et la nature du salut offert aux membres des autres religions, selon leur bonne volonté ou grâce à leurs propres traditions elles-mêmes. A cela, l'Eglise a répondu de façon variable dans le temps, passant d'une attitude dénigrante, au nom même de la vérité de Jésus-Christ, à une acceptation partielle des autres religions au nom de la sainteté de certains de leurs membres, à la reconnaissance des valeurs positives des religions pouvant conduire certains au salut, jusqu'à la théologie du pluralisme religieux reconnaissant que certaines religions peuvent trouver place dans le dessein de Dieu. Mais, malgré la déclaration *Nostra Aetate* de 1965 sur les religions non chrétiennes et son paragraphe 3 sur la religion musulmane, un malaise subsiste avec l'islam, religion apparue après la révélation chrétienne. Deux approches sont possibles. La première est l'analyse théologique de l'évolution historique. Que nous dit du projet de Dieu l'apparition de cette troisième voie monothéiste, qui se raccroche à la descendance rebelle d'Abraham ? Quelle est, en Dieu, la signification spirituelle des apparitions successives d'Israël, du christianisme et de l'islam et de leur coexistence historique ? Et quelle mission aujourd'hui pour l'islam ? La seconde est proprement théologique. Avec *Nostra Aetate* on passe de la théologie de l'accomplissement à la théologie de la présence du mystère du Dieu sauveur dans les religions. L'action de l'Esprit Saint déborde les frontières de l'Eglise et est le reflet de l'unique vérité, en écho à Matthieu 25.

Je voudrais saluer ici les travaux de théologie interreligieuse du Père Claude Geffré, de Philippe Leclercq, et ceux du père Christian Salenson qui explore les écrits du prier de Tibhirine Christian de Chergé. Ce dernier dessine *l'Echelle mystique du dialogue* (Bayard 2016) constituée des deux fidélités, chrétienne et musulmane, et les barreaux qui relient ces deux poteaux.

En conclusion, pour relever le défi de la mondialisation, il faut apprendre à faire dialoguer entre elles des vérités et convaincre chacun qu'on peut vivre « unis dans la diversité ». En acceptant de relire le rôle historique et théologique de l'islam, l'Europe sécularisée et l'Eglise catholique peuvent jouer dans les décennies à venir un rôle majeur pour favoriser la paix du monde.

Débats

JH a rappelé que la Fondation Oasis avait été créée en 2004 par le Cardinal Angelo Scola lorsqu'il était patriarche de Venise conscient qu'il était que Venise est une porte de l'Occident vers l'Orient et de l'importance de rétablir le dialogue entre Occident et Orient, entre chrétiens et musulmans car il y a des chrétiens en Orient et des musulmans en Occident. Pour lui, les deux dialogues entre Orient et Occident ne sont pas séparables et pèsent l'un sur l'autre. Depuis plus de dix ans la Fondation Oasis, animée par de jeunes universitaires spécialistes de civilisation et de littérature, entretient des relations importantes avec les chrétiens d'Orient qui restent sur place et des musulmans. L'adjoint du président de la fondation qui possède une très bonne connaissance de l'Islam doit venir à Paris prochainement. Concernant les exposés, il a relevé la grande difficulté que nous avons à dire ce qu'est l'islam et le fait que nous sommes tentés de le considérer comme un bloc. Il y a aussi celle de savoir quand on entame le dialogue avec qui parlons-nous car l'Islam n'a pas d'autorité représentative.

L'Islam est fondamentalement en guerre avec lui-même et les attentats terroristes peuvent apparaître simplement comme des débordements d'une guerre qui déchire l'Islam. Les répercussions politiques et militaires sont très graves mais la difficulté ce n'est pas seulement quelque chose de politique ou militaire c'est aussi qu'il y a une crise de l'Islam lui-même qui actuellement est confronté à un problème que nous avons connu dans le Christianisme, à savoir, l'interprétation de ses sources problème compliqué pas la diversité des autorités. Comment peut-on régler le problème ? Nous savons qu'il y a des sunnites et des chiïtes mais pour nous sunnites et chiïtes forment des blocs alors que c'est loin d'être le cas. En outre, on ne peut considérer le sunnisme comme un bloc. Il y a beaucoup de difficultés et il nous faut aider les musulmans à réfléchir sans dire à leur place ce qu'est l'Islam.

PM- Même s'il adhère à la démarche d'ensemble présentée dans la première intervention, il souhaite formuler quelques remarques. En premier lieu, il y a une tendance dans les discussions à essentialiser l'Islam alors qu'il y a des islams. Par ailleurs, il y a une idée d'une eschatologie mondiale. Hizb Ut-Tahrir dont le parti n'a pas encore été maîtrisée parle dès les années 1950 de conquête violente mais pas encore de guerre mondiale. Toute la logique d'antichambre de la violence terroriste est donc déjà formulée. On parle d'une conquête violente, d'un basculement par le progrès des mouvements. Le mouvement d' Hizb Ut-Tahrir, créé dans les années 1950 avec ses bases à Amman et un siège à Londres, est toujours menacé d'être qualifié d'organisation terroriste mais, en réalité, sa structure réelle s'étend en Asie et est très présente au Moyen-Orient. Il s'abstient de toute action violente mais fait une prédication qui en fait une antichambre du terrorisme. Le califat mondial vient de là. Ensuite il mute et passe à autre chose.

Par ailleurs, il y a un contraste entre Daesh et Al Quida qui est savant. Ben Laden voulait un fondement théologique alors qu'on est dans la simplification. Daesh est une école de la cruauté.

Il comprend les interrogations mais le point de départ c'est la guerre de l'Islam vis-à-vis de lui-même ; on ne peut pas considérer que c'est au début un mouvement anti occidental.

La montée de l'Islam est aussi liée à l'importance des marchés conquis par le monde arabe ce qui a permis de donner cette puissance mondiale aux mouvements wahadite et salafiste.

La guerre de l'Islam avec lui-même est la première réalité de son développement historique.

Il adhère à l'idée du déficit symbolique en rappelant Stephan Zweig, témoin de la décadence, qui a écrit que c'est au nom de la lassitude que la liberté est la plus nécessaire.

Il adhère à l'idée d'une guerre larvée devenue un modèle d'un monde contemporain qui ne fait que des morceaux de règlement.

Nous sommes dans une société sans promesses. L'Europe n'est plus perçue comme une promesse. Concernant l'idée d'un progrès, les derniers refuges sont dans les droits de l'Homme qui ont été un début de théologie laïque. Aujourd'hui, c'est la planète, la COP 21, une promesse négative.

Concernant le second exposé et la question du service civique, il a fait observer que dès que l'on pousse une logique d'obligation l'on tombe sur une barrière, l'on garde le reflexe qu'il est interdit d'imposer alors que la restauration du lien dans la société passe par un don de temps par chaque citoyen. Poser la question de l'obligation devient aujourd'hui incroyablement difficile.

DLG s'est dit perturbé par le leitmotiv entendu qui dit qu'on le mérite bien, qu'on doit faire un mea culpa collectivement.

Concernant la première intervention, il s'est dit gêné lorsque liberté, nation et eschatologie sont liées par des relations de cause à effet, tissées sur une page de l'Evangile sur les démons car cela laisse à penser que ce qui arrive est lié aux péchés. On a donc le sentiment qu'il y a d'un côté des islamistes courageux qui trouvent en face notre faiblesse mais il est gêné par la jonction qui est de l'ordre du péché et de la cause à effet.

Concernant la troisième intervention, lorsqu'il entend la liaison directe faite entre humiliation, revanche et haine, il entend le discours qui revient depuis 25 ans sur la discrimination ou la haine que nous aurions. Or, quand on parle d'individus qui viennent pour devenir français, il faut que les musulmans comprennent que leur histoire est la nôtre depuis 25 ans mais aussi que notre histoire doit devenir la leur. C'est cela la civilisation sinon on est dans l'humiliation, la colonisation. Il est gêné par l'impression qu'il y a un défaut de conscience politique au sens des enjeux politiques.

Il y a certes des faiblesses comme cela a été indiqué mais ce n'est pas parce que nous aimons trop la vie et qu'eux aiment, pour partie, trop la mort que nous devons battre notre coule sur cet Etat qui est le nôtre. Si on bat sa coule en permanence on passe à côté du sujet.

Il a rappelé que lors de sa soutenance de thèse Raymond Aron qui avait eu en face de lui des kantiens iréniques leur avait dit on se reverra après la guerre. Il est un peu dans cette position car si l'on bat sa coulpe en permanence on passe à coté de l'essentiel.

XX s'est dit convaincu qu'il y a deux forces, l'individualisme et la mondialisation, que l'on n'évitera pas et qui doivent être prises en compte. C'est une erreur de penser qu'on va revenir à des équilibres antérieurs. Par ailleurs, il se demande si on ne réfléchit pas comme des médecins et si nous ne sommes pas dans la même situation que ceux qui travaillent sur la dépression et le problème c'est qu'il y a des gens qui se suicident. La question qui se pose est celle de savoir ce qui se passe dans la tête de celui qui conduit son camion. Les analyses de type eschatologique sont à coté du sujet. Toutes les analyses sont pertinentes mais ce qui est important n'est-ce pas d'examiner la question du passage à l'acte plutôt que celle du radicalisme islamique ?

Père Frédéric Louzeau a indiqué qu'il avait veillé à ne pas faire la moindre analyse de l'islam connaissant sa complexité. Il n'a pas voulu parler de d'Islam, il a voulu parler de nous et essayer de comprendre pourquoi nous avons été autant troublés.

Sur la question de la culpabilité, il a précisé que l'examen de conscience intérieur n'a rien à voir avec la culpabilité. Il n'a pas voulu faire un examen de conscience moral mais un examen spirituel. Il n'a pas dit qu'il y avait un lien de cause à effet entre la pathologie de notre civilisation et les attaques terroristes ; l'examen de conscience intérieur n'a rien à voir avec la culpabilité. Il a dit qu'il appartient à cette civilisation et était aujourd'hui partisan de la défense de son pays et de l'Europe.

La question qu'il a posée est celle de savoir si nous avons cette force spirituelle en nous qui fait que si notre liberté, notre vie sont menacées nous lutterons, nous ne laisserons pas faire.

Jean-Marc Bourdin - Sur la question du passage à l'acte, il constate qu'il y a un mouvement assez progressif des personnes qui ressentent très profondément une insuffisance d'être, une absence de perspective, un désir de puissance, d'être et qui, à un moment, basculent vers un acte ultra violent, vers la cruauté. Ce sont pour beaucoup des enfants itinérants, des personnes perdues de la modernité.

Patrice Obert- Il y a des décisions individuelles mais il croit très fortement à la force de l'inconscient collectif. L'état de tension collective crée par cette lutte qui attire des jeunes en Syrie parce qu'ils participent au combat final est le terreau sur lequel des actes individuels se déclenchent. L'individu est seul face à sa désespérance, il ne se rattache plus à aucun collectif.

JC a rappelé le concept de conscience d'être un perdant radical créé par un allemand.

Antoine de Romanet s'est demandé jusqu'où sommes-nous prisonniers d'une dialectique. On veut plaquer des systèmes d'explications qui a force de vouloir tout expliquer voient tout leur échapper. Il y a aussi la liberté personnelle des individus, des failles, des limites.

JMB : a rappelé que le livre « Fantasmalgorie » de Klaus Thewelheit répond à la question de la part d'individualité dans les fascistes et s'est demandé si ce ne sont pas les mêmes mécanismes que l'on retrouve chez les fascistes et ceux qui passent à l'acte.

Patrice Obert a fait observer que nos nations européennes sont assez infidèles à leurs missions.

DLG – Depuis 30 ans on a subi une politique multi culturelle qui a conduit à un abaissement de la fierté nationale pour accueillir des immigrés. L'Europe n'a plus de nom car nous voulons effacer la 2^{ème} guerre mondiale, la colonisation et accueillir les immigrés. Il faut renverser la charge de la preuve au profit de ceux qui accueillent.

AA a indiqué qu'il faut être ouvert à intégrer dans ce récit d'autres histoires.

Patrice Obert s'est dit favorable à la revendication d'une identité mais sans se tromper car il y a une complexité de notre identité.

PM a dit ne voir aucune théologie dans Daesh et le djihadisme. En revanche, il voit dans ces mouvements une école de la cruauté et une formation à la violence extrême. La logique du djihadisme c'est d'épurer le monde. Il constate, par ailleurs, chez Al Quaida et Daesh une réduction extrême de la part de la théologie et le passage à l'ignorance.

AA a rappelé que Donia Bouzar avait lors d'une précédente séance montré qu'on utilise une part de l'idéologie pour la transformer en violence absolue.